

CERCLE D'HISTOIRE DE RIXENSART

50ÈME ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION

SEPTEMBRE 1994

juillet à septembre 1944

Après le débarquement du 6 juin 1944 sur les plages normandes, la « *bataille du bocage* » retint longtemps les Alliés dans le Calvados, la Manche et l'Orne, jusqu'au moment où la suprématie alliée fit enfin basculer le sort des armes. Le 4 juillet, l'ensemble des troupes débarquées en Normandie atteint le million d'hommes mais, en face, les troupes allemandes font preuve d'une ténacité et d'un esprit de combativité qui restent impressionnants.

C'est l'opération « COBRA », dirigée par le Général U.S. Bradley qui créera la rupture au sud-est de la zone jusqu'alors conquise.

Lancée le 25 juillet, elle permettra le 28 la prise de Coutances et le 29 la libération d'Avranches mais au prix de lourdes pertes. Du côté allemand, une fois la percée acquise, la confusion remplace la combativité et la désorganisation des moyens de communication, entretenue par la Résistance française, pèse lourdement dans la balance.

Le 15 août, les Alliés débarquent en Provence. Le 19 débute, l'insurrection de Paris alors que Patton atteint Mantes et Vernon. Le 24, les chars de Leclerc entrent dans les faubourg de Paris; le 25, la capitale française est totalement libérée. Le 29 août, l'Aisne est atteinte et, le 30, le 7e corps d'armée U.S. dépasse Laon, en route vers la frontière belge.

Sur le front de l'Est, les Russes ont atteint le Niémen le 15 juillet, la Vistule le 28. Le 23 août, la Roumanie, alliée de l'Axe, capitule devant l' Armée Rouge. Le 25, les Russes occupent la Bessarabie et la Moldavie et, le 30, entrent à Bucarest.

Entre le 1er juin et le 30 août, les forces terrestres allemandes ont perdu, sur le seul front de l'Est, plus de 900.000 tués, blessés, prisonniers. Les ressources humaines du Troisième Reich sont en voie d'épuisement accéléré.

Les derniers jours d'août, temps d'espoirs et craintes

En Belgique, l'annonce du débarquement avait provoqué une joie unanime - à quelques exceptions près bien sûr - et tous nos compatriotes étaient tendus vers les nouvelles venant de Normandie.

L'humour ne perdait pas ses droits en ces heures difficiles et la population belge avait noté que, simultanément, les troupes allemandes se rajeunissaient avec des soldats excessivement jeunes et se vieillissaient avec des conscrits aux cheveux blancs. Elle voyait une raison à la diminution des effectifs par les permissions qui devaient être accordées aux premiers « *pour faire leur communion solennelle* » et aux seconds « *pour être présents à leurs noces d'or* ».

Mais au-delà de l'ironie, les prémices de la libération se traduisaient aussi par une lourde facture de villes détruites, de centaines de tués et milliers de blessés, par des restrictions alimentaires et par des nuits partagées entre la chambre et l'abri au fond du jardin.

C'était aussi le stress de tous les jours, hurlements des sirènes, bombardements qui n'épargnaient pas les civils proches des cibles, Allemands vindicatifs sentant venir la défaite et multipliant les rafles, les exécutions, les emprisonnements arbitraires, les déportations, l'envoi de jeunes gens en Allemagne. Les greniers étaient pleins de ces jeunes réfractaires qui s'y cachaient, faute d'avoir pu rejoindre les maquis.

Ces derniers mois d'occupation, c'était aussi la présence accrue des « Noirs » de tous acabits qui assistaient la Gestapo, suppléaient au manque d'effectifs allemands mais, aussi, assassinaient sans vergogne ceux qui s'étaient opposés à leurs menées.

Pour n'en citer que deux d'un long martyrologue, rappelons le Curé d'Ottignies, abattu de deux balles dans la nuque le 25 juillet, et le Bourgmestre de Wavre, assassiné avec des compagnons le 6 août.

Les Belges de la « *Brigade Piron* », débarqués à Courseulles sur la côte normande, avaient participé à la rupture du front allemand et progressé le long du littoral, délivrant Cabourg, Deauville, Honfleur, ... toutes les petites villes et villages du bord de mer de l'Orne à la Seine, y compris Pont-Audemer quoique les Hollandais s'en attribuent le mérite.

Leur nouvel objectif étant le Havre, ils passent la Seine en aval de Rouen lorsqu'en dernière minute les ordres sont modifiés. Les troupes alliées bordent maintenant la frontière belge et les Anglais ont le fair-play de laisser à la brigade belge l'honneur d'être parmi les premiers libérateurs de leur pays.

En moins de quatre jours, les Belges parcourent 300 kilomètres, foncent sur Rouen, Amiens, Arras et se joignent aux unités de pointe du 21^e groupe d'armée britannique;

A la droite des Britanniques, se trouve le 19^e corps d'armée U.S. qui atteint Tournai le 2 septembre tandis que, le même jour, le 7^e C.A.U.S. libère Mons.

Cette énorme masse d'hommes et de matériel va alors infléchir sa course du Nord au Nord-est et, si les Britanniques, par Hal, foncent sur Bruxelles qui sera atteint dans la journée du dimanche 3 septembre par la 11^e D.B. et les Belges de Piron, les Américains du 19^e C.A. ont pour objectif le canal Albert.

Entre les deux corps d'armée, Anglais au Nord, Américains au Sud, des unités blindées de reconnaissance assurent la jonction mais créent moins de pression sur les troupes allemandes en retraite. Cette disposition aura évidemment une nette incidence sur la libération de notre région qui ne retrouvera vraiment la liberté que le 5 septembre, deux jours après Bruxelles.

La débacle

Il n'empêche que, dès fin août, les Allemands évacuent. Les civils, les femmes en uniforme, les services annexes, prennent le chemin de l'Est. Avec eux, les partisans de « *l'ordre nouveau* », les Bourgmestres fantoches qui décident soudain de partir en vacances, les amies de nos ennemis ... Ils emboîtent ainsi le pas à tous ceux qui, de France déjà, sont passés. Ne dit-on pas, le 26 août, que le Maréchal Pétain réside à Waterloo. La coïncidence est trop belle que pour être vraie.

Les jours suivants, c'est un charroi abondant et hétéroclite qui traverse nos villages. Camions transportant du matériel, des caisses, des valises, des « souvenirs » ... Des charriots aussi, des carrioles de toutes natures, le tout couvert de branchages, « *parfois même de drapeaux de la Croix-Rouge dont les Allemands semblent user et abuser avec leur sans-gêne habituel* ».

Des camionnettes militaires ou militarisées surchargées de soldats et de paquets font partie du défilé. L'une d'entre elles tomba en panne d'essence à une vingtaine de mètres du Lido et ses passagers l'incendièrent avant de continuer à pied. Les

piétons étaient d'ailleurs nombreux, poussant parfois une voiturette d'enfant chargée de leur équipement.

« Le dimanche 3 septembre, à la sortie de la messe (à Ste Croix), les paroissiens assistent à la débandade de l'armée allemande. A pied, à vélo, avec de petites charettes et quelques camions, c'est le « Nach Deutschland ». La discipline et l'ordre ont disparu. La magnifique Wehrmacht est en déroute et ramène en Allemagne de petits riens grapillés çà et là : les représentants du grand Reich ont la tête basse, les bottes usées et fuient la victoire des Alliés ».

A Genval, le même jour, des camions allemands stationnent avenue Gevaert, un charroi plus léger dans la cour des écoles.

« Au début de la soirée (dimanche 3.9) on entend des détonations, des crépitements, des roulements et des explosions dans la direction de La Hulpe ; on crie que les Alliés y sont arrivés, mais c'était une colonne allemande avec tanks qui retraitait ».

Le même soir, à la nuit tombée, couchés dans les prés qui ont fait place depuis à la rue des Volontaires, on voyait des balles traçantes, venant de la rue de la Bruyère, passer au dessus de nos têtes.

Avenue Normande, l'hôtel Belvédère brûlait.

Les dernières heures

« Lundi 4 septembre (...) on apprend que Bruxelles a été libéré hier. Journée d'allégresse : tout le monde est dehors et on met des drapeaux partout (...) la garde belge entre en activité; elle va arrêter les traîtres restés au village; sur la place un appelé L... refuse de se rendre, blesse des gardes et est abattu.

L'après-midi une foule enthousiaste réinstalle à la Maison communale le Bourgmestre Soumillon, les Echevins et Conseillers, le Secrétaire; discours de Mr Soumillon au balcon.

Brusquement on annonce qu'il faut enlever les drapeaux parce que des troupes allemandes venant d'Ohain vont passer ... »

Ce phénomène se répétera dans plusieurs de nos villages. Outre le fait de se trouver sur la ligne de séparation des deux corps d'armées déjà évoqués, quelques difficultés rencontrées par les Américains non loin de Mons ont provoqué un léger retard. De ce fait, la majorité des Allemands encore présents début septembre, entre Tubize et Jodoigne, aura le temps de fuir vers l'Est sous la protection de

quelques unités blindées d'arrière-garde nettement plus combattives que la cohue démoralisée qui la précède.

Si les contacts furent rares entre ces unités et les troupes américaines, il ne faut pas s'imaginer cependant que ces journées de début septembre se passèrent sans affrontements, d'autant plus que les Allemands harassés, hargneux, sur le qui-vive car voyant des « *terroristes* » partout, avaient la gâchette facile.

Des tanks, restés en arrière-garde, font de sérieux dégâts à Braine-le-Château, à Braine-l'Alleud, ainsi qu'à Waterloo à la tombée de la nuit. C'est peut-être à la même colonne que se heurtent à 1 heure, le mardi 5, au lieudit « *les Marnières* » à Bas-Ransbeek, des résistants bruxellois qu'un camion reconduit vers la capitale. Faits prisonniers, ils sont massacrés et leurs compagnons retrouvent à 5 h les dix corps empilés les uns sur les autres.

« *Mardi 5 septembre (...) voici de nouveau des Allemands qui passent et on entend des coups de feu; une dizaine de tanks sont arrivés d'Ohain* ». Selon d'autres notes, 7 gros chars étaient effectivement présents à Genval vers 8 heures du matin et, selon les souvenirs de témoins visuels, ils étaient accompagnés de camions et voitures dans lesquels se trouvaient des blessés et, peut-être, des otages.

Il s'agit probablement de la colonne responsable du carnage des Marnières mais toujours est-il qu'à Genval, ils se contentent de brûler le drapeau qui flotte au balcon de la Maison communale et de blesser un habitant qui, dans l'ignorance des derniers évènements, prenait le frais sur le pas de sa porte.

La colonne se remet en route et atteint Rixensart vers 10h45, semble-t-il. « *A ce moment, tout Rixensart est dans la rue et la Place communale grouille d'une foule en liesse qui se disperse et disparaît à l'annonce de l'arrivée des blindés. Un résistant, cependant, met en batterie, sur le trottoir de l'avenue de Merode, une sorte de fusil mitrailleur, astucieusement (?) camouflé par quelques branchages ! Fort heureusement, quelqu'un a dû lui taper sur l'épaule en lui recommandant d'aller jouer les héros ailleurs, ce qui a évité à Rixensart de connaître le sort malheureux de Wavre, saccagée par la faute d'une stupidité du même genre* ».

A la sortie de la commune, deux des chars sont tombés en panne et, comme certains soldats semblaient désireux de se rendre à une troupe régulière, des officiers belges en retraite remirent leur tenue militaire et, accompagnés d'une interprète, entrèrent en contact avec le détachement pour tenter d'obtenir sa reddition. Las, leur chef ne voulut rien entendre et les maintint en détention jusqu'à 16h30, avant de repartir en abandonnant l'un des chars (certaines sources font état de deux véhicules).

La Résistance locale a joué dans notre commune un rôle à la fois efficace et prudent, se refusant à mettre en danger la vie des habitants par des actions improvisées. Dûment avertis la veille, groupés à la Grande Bruyère, ils attendaient dans la nuit du 4 au 5 septembre le signal que devait leur donner la sirène des papeteries de Genval et, une fois l'ordre reçu, ils se regroupèrent à La Hulpe, tous mouvements confondus, pour assurer leurs missions.

L'après-midi du mardi 5 septembre, des blindés américains - enfin - patrouillent dans nos environs. L'euphorie est à son comble et ne faiblira pas de si peu car, de jour en jour, les troupes alliées passent, de plus en plus nombreuses. Le jeudi 7 septembre, c'est une colonne blindée américaine qui défile avenue Gevaert, de 9h30 à près de 13h.

« On fait à nos libérateurs un accueil enthousiaste, on leur jette des fleurs, des fruits, des friandises, des douceurs, quand il y en a un qui stationne quelques moments on leur offre tout ce qu'on peut, on leur serre la main, les jeunes filles, les enfants les embrassent, on ne se lasse pas de cette joie débordante ».

Pour le Cercle d'Histoire de Rixensart
R. GHYSSENS

Rédigé grâce aux notes de A. Tonnet(†), R. Boulet(†), J. Mayné, P. Buffin, Y. Denoïa, aux souvenirs de R. Bergiers, E. Berger, J. Leroux, et à l'aide des ouvrages de :

- Pierre Jacquet, *Brabant Wallon 1940-1944*
- François De Troyer, *Tenace mémoire*
- F. Maerten, *Aspect de la Libération dans le Brabant wallon*, cahiers n°11, mars 1988 du Centre d'Etudes et de Recherches sur la Seconde Guerre Mondiale
- Gaston Williot, *Images quotidiennes de Bruxelles sous l'occupation*
- et des collections des journaux Le Soir, La Libre Belgique, Vers l'Avenir

in Rixensart Info 146 de septembre 1994 pp. 31 et 32

réédité en août 2016 pour le Cercle d'Histoire de Rixensart par Eric de Séjournet © Rétro Rixensart